

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Évangéline (Extraits)

Longfellow

Volume 11, Number 5, August–September–October 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Longfellow (1969). Évangéline (Extraits). *Liberté*, 11(5), 144–153.

Évangéline

(Extraits)

C'est l'antique forêt ! . . . Noyés dans la pénombre,
Vieux et moussus, drapés dans leur feuillage sombre,
Les pins au long murmure et les cyprès altiers,
Qui bercent aujourd'hui, sur des fauves sentiers,
Les nids harmonieux, sont semblables aux bardes
Qui venaient, chevelus, chanter dans les mansardes,
Aux druides sacrés dont la lugubre voix
S'élevait, prophétique, au fond des vastes bois.
Sauvage et tourmenté, l'océan vert, tout proche,
Se lamente sans cesse en ses antres de roche,
Et la forêt répond, par de profonds sanglots,
Au long gémissement qui monte de ses flots.

* * *

Dans un vallon riant où mouraient tous les bruits,
Où les arbres ployaient sous le poids de leurs fruits,
Groupant comme au hasard ses coquettes chaumines,
On voyait autrefois, près du Bassin des Mines,
Un tranquille hameau fièrement encadré,
C'était, sous un beau ciel, le hameau de Grand-Pré.

**La traduction utilisée ici est celle que Pamphile Le May lui-même a désignée comme étant « une édition nouvelle de ma traduction d'Évangéline, une édition de bonne mine, une traduction moins imparfaite ». Elle fut réalisée plusieurs années après la première version.*

Du côté du levant, les champs, vaste ceinture,
Offraient à cent troupeaux une grasse pâture.
De là son nom. Souvent alors les flots amers
S'épanchaient sur ces bords par maints endroits divers.
Les fermiers vigilants, sans souci des fatigues,
Elevèrent partout de gigantesques digues.
En certaine saison ils allaient les ouvrir,
Et, libre, l'océan se hâtait de couvrir
Les fertiles sillons devenus son domaine.

* * *

Au milieu de son champ, dans un nid de feuillage,
Demeurait un fermier, un vieillard au coeur droit,
Et le plus riche alors de cet heureux endroit.
Cet homme, il avait nom Benoît Bellefontaine.
Près de lui grandissait, dans ce joli domaine,
Sa fille, Evangéline, une adorable enfant.

• • •

Elle était belle à voir au temps de la moisson,
Et comme la génisse elle avait douce haleine,
Quand elle s'en allait, en corsage de laine,
Porter aux moissonneurs, dans les champs plantureux,
Le midi, des flacons de cidre généreux.
Mais, les jours de dimanche, elle était bien plus belle.
Quand la cloche faisait, du haut de sa tourelle,
Pleuvoir les sons bénis dans l'air frais et vibrant,
Comme de l'aspersoir du pieux célébrant
Tombe, après l'oraison, l'eau sainte en gouttes drues,
On la voyait venir par les ombreuses rues,
Simple en sa jupe bleue, et tenant à la main
Un chapelet de verre ou le missel romain.
Sous son bonnet léger, bonnet de Normandie,
Luisaient des boucles d'or, qu'aux bords de l'Acadie
Une aieule de France autrefois apporta,
Que la mère, en mourant, à sa fille quitta
Comme un gage sacré, comme un noble héritage.

* * *

Le matin passait vite ; on était dans l'ivresse :
Mais voici qu'arrivait l'heure de la détresse.

Soudain l'on entendit les appels du tambour :
 La cloche, au même instant, gémit dans l'humble tour,
 Et l'église bientôt se remplit tout entière.

Tremblant pour leurs époux, au fond du cimetière,
 Les femmes du village, en pleurs et longuement,
 Attendirent la fin du triste événement.
 Et, dans leur foi touchante, aux sépulcrales pierres,
 Elles allaient offrir des rameaux et des lierres,
 Qu'elles avaient coupés dans la forêt, là-bas.

Voilà que sur les bords descendent ces soldats
 Que l'histoire implacable à jamais stigmatise.
 Ils marchent fièrement et, dans leur vaillantise,
 Ils battent le tambour sous les sacrés arceaux.
 Devant cette impudence et devant ces assauts,
 Une instinctive peur s'empare de la foule.
 Elle veut s'échapper, sortir. On la refoule ;
 Et la porte se ferme au râle des verroux.
 Il passe sous la voûte un frisson de courroux ;
 Mais qu'importe l'effort que la ruse devance ?

Bientôt le commandant avec orgueil s'avance,
 Monte jusqu'à l'autel, se tourne et parle ainsi :
 — « C'est par l'ordre du roi que vous êtes ici ...
 « Il me faut, paysans, exécuter cet ordre,
 « Comme il me faut aussi réprimer le désordre.
 « Notre roi fut pour vous généreux et clément,
 « Cela, vous le savez. Et cependant comment
 « A ses bienfaits nombreux osez-vous donc répondre ?
 « Consultez votre coeur il pourra vous confondre.
 « Paysans, il me reste un devoir à remplir,
 « Un pénible devoir ; mais dois-je donc faiblir ?
 « Dois-je faire à regret ce que mon roi m'ordonne ? ...
 « Je viens pour confisquer, au nom de la couronne,
 « Vos terres, vos maisons, et tous vos bestiaux.
 « On va vous transporter, grâce aux décrets royaux,
 « Sur un autre rivage où vous serez, j'espère,

« Un peuple obéissant, travailleur et prospère ...
 « Vous êtes prisonniers, au nom du Souverain. »

* * *

Lentement du ciel bleu le soleil descendit.
 Il allait disparaître. Alors on entendit
 Le roulement pressé des tambours à l'église.
 Une terreur profonde, une horrible surprise
 Des femmes de Grand-Pré font tressaillir les coeurs,
 Et sans peur des soldats, soupçonnant des horreurs,
 Elles vont vers le temple. Or, voici que la porte,
 En grinçant sur ses gonds, se rouvre, et, l'âme forte,
 Sous l'oeil du sbire armé qui se tient auprès d'eux,
 Sortent, tristes et lents, les prisonniers nombreux.

Quelquefois, pour trouver la fatigue légère,
 De gauches pèlerins, sur la terre étrangère,
 Chantent, en cheminant, les refrains du pays ;
 Ainsi, dans les sentiers qui longeaient les taillis,
 Les prisonniers chantaient en allant vers la grève,
 Et c'était à leurs maux une légère trêve.
 Leurs épouses, leurs soeurs et leurs filles pleuraient !

* * *

Ouvrant la marche, émus, dans un sublime effort,
 Les jeunes paysans chantent bien haut d'abord,
 Puis, angoissés, les vieux qui viennent en arrière,
 Puis, au bord du chemin, suivant dans la poussière,
 Les femmes, les enfants ... O les pieux accords !
 Et, comme s'ils étaient les âmes de leurs morts,
 Les oiseaux de l'azur et de la blanche nue
 Mêlent à leur cantique une plainte inconnue.

Forte et calme devant un arrêt inhumain,
 Un arrêt qui détruit un peuple, en son chemin
 La vierge de Grand-Pré résolument s'arrête.
 Vers le bourg que l'on quitte elle tourne la tête,
 Et regarde venir les pauvres prisonniers.

Comme le bruit des flots sous les vents printaniers,
 Retentissent leurs pas sur la terre durcie.
 A leur mortel chagrin son âme s'associe,
 Elle ne songe plus à son triste abandon.
 Elle voit Gabriel. Sur son visage bon
 Quelle étrange pâleur, hélas ! s'est répandue !
 Elle vole vers lui frissonnante, éperdue,
 Presse ses froides mains : — « Gabriel ! Gabriel !
 « Ne te désole point ! Soumettons-nous au ciel,
 « Il veillera sur nous. Et que peuvent les hommes,
 « Que peuvent leurs desseins, Gabriel, si nous sommes
 « Fidèles à l'amour autant que malheureux ? »

* * *

Malgré les pleurs brûlants et les plaintes amères,
 On sépare, en effet, les femmes des maris,
 Les frères de leurs soeurs, les pères de leurs fils ! ...
 Que d'horreurs, Gaspareaux, vit ta rive tranquille !
 Le jeune Gabriel, et son père Basile,
 Sur deux vaisseaux divers furent ainsi traînés,
 Tandis qu'auprès des eaux, doucement enchaînés,
 Restaient le vieux Benoît et sa pieuse fille.

* * *

Parmi les exilés qui promenaient leurs maux
 Sur des terres de glace, ou sous des cieux de flamme,
 On vit errer longtemps une plaintive femme.
 Elle était jeune encore, et ses grands yeux rêveurs
 Semblaient luire toujours de mystiques ferveurs.
 Oui, la pauvre proscrite, elle était jeune et belle,
 Mais alors bien affreux s'étendait devant elle
 Le désert de la vie, avec ses longs sentiers
 Bordés par les tombeaux de ceux qui les premiers
 Fléchirent dans l'exil, sous le poids des souffrances !

* * *

Dans les cités, parfois, elle portait ses pas ;
 Mais en vain ; les cités ne lui redonnaient pas
 L'ami qu'elle pleurait toujours. Désespérée,
 Elle en sortait bientôt, et son âme altérée
 Voyait la source fraîche, hélas ! toujours plus loin !

Parfois elle venait, se croyant sans témoin,
 Faible et lasse, s'asseoir au fond d'un cimetière.
 Fixant ses yeux rougis sur la croix ou la pierre
 Qui lui montraient l'endroit d'un suprême repos,
 Elle s'agenouillait sur les humbles tombeaux,
 Sur les tombeaux sans noms, les tombeaux que la foule
 Regarde indifférente, et d'un pied distrait foule ;
 Et puis elle pensait :

— « Il est peut-être là !

Et c'était son désir, en songeant à cela,
 De dormir près de lui dans une paix céleste.
 Mystérieuses mains qui l'appelaient d'un geste,
 Une vague rumeur, un agréable bruit
 Circulaient tout à coup, et son bon cœur, séduit,
 Se ranimait alors et refoulait le doute.
 Des voyageurs avaient, sur leur sauvage route,
 Vu l'ami regretté qu'elle cherchait ainsi,
 Mais c'était l'autre année, et c'était loin aussi.

* * *

Et c'est le mois de mai. La lumière ruisselle :
 L'arôme des bois monte aux cieux. Une nacelle
 Glisse rapidement sur le Mississipi.
 Elle passe devant le Wabash assoupi,
 Et devant l'Ohio qui balance ses nappes
 Comme un champ de maïs berce ses blondes grappes.
 Ceux qu'elle emporte, hélas ! sont des Acadiens,
 Des bannis résignés, dépouillés de leurs biens,
 Les débris malheureux d'un peuple heureux naguère.

. . .

Et, pendant bien des jours, la vaillante pirogue,
 Docile à l'aviron, sur le grand fleuve vogue ;
 Et, dormant bien des nuits, sous les chênes ombreux,
 L'humble proscrit échappe à ses soucis nombreux.
 Et la barque franchit des chutes aboyantes,
 Rase des bords féconds, des îles verdoyantes,
 Où le fier cotonnier berce, d'un air coquet,
 Ses aigrettes d'argent et son moëlleux duvet.

Elle entre maintenant dans les calmes lagunes
 Où de longs bancs de sable, au-dessus des eaux brunes,
 Comme des rubans d'or, lèvent leurs dos croulants
 Murmurent, tour à tour, comme un nid qui ramage,
 Elle voit miroiter le doux et blanc plumage
 De mille pélicans ; et loin, dans les roseaux,
 Elle entend gazouiller mille étranges oiseaux.

* * *

Les voyageurs s'en vont en ces nouveaux endroits
 Où serpentent, sans bruit, mille canaux étroits,
 Et leur nacelle glisse au hasard des flots sombres
 Qui semblent un filet fait de mailles sans nombres.
 Les cyprès chevelus, les lierres en faisceaux,
 Au-dessus de leurs fronts forment de verts arceaux
 Où s'accrochent des fleurs, des mousses diaphanes,
 Où flottent mollement de légères lianes,
 Comme aux voûtes d'un temple, illustres oripeaux,
 On voit flotter parfois des loques de drapeaux.

• • •

Voguant silencieux, peu à peu les proscrits
 Sentirent une angoisse étreindre leurs esprits.
 Pleins du pressentiment d'un mal inévitable,
 Ils croyaient parcourir un chemin redoutable.
 Flottant dans l'ombre épaisse où les fauves clartés,
 Les choses autour d'eux, en ces lieux écartés,
 Revêtaient tout à coup la plus étrange forme,
 Tout à coup se fondaient en une masse énorme,
 Et leurs cœurs, trop émus des menaces du sort,
 Se sentaient oppressés comme devant la mort.

* * *

Le matin, quand le jour vint sourire à la terre,
 Ils poursuivaient encore leur course solitaire.
 Ils voguaient sur les lacs de l'Atchafalaya.
 Un souffle chaud courut, et le soleil brilla.
 Les nénuphars berçaient leurs corolles mignonnes,
 Les lotus aux proscrits apportaient leurs couronnes.
 L'air était embaumé des suaves senteurs
 Que les magnolias épanchaient de leurs fleurs,
 Et que l'ardente brise emportait dans l'espace.

• • •

Fatigués du travail, et fatigués des veilles,
Ils s'endorment. Bientôt des songes gracieux
Évoquent d'autres temps, évoquent d'autres cieux.

• • •

Jusqu'au lever du jour, sur sa couche de mousse,
La vierge s'enivra de la vision douce.
Sous l'arbre gigantesque, heureuse, elle dormait.
A ce rêve, si beau le passé se fermait,
Le ciel enfin touché souriait à sa flamme,
Et les rayons d'en haut illuminaient son âme.

A travers les îlots, dans l'ombre du massif,
Et glissant vite aussi, venait un autre esquif.
Des chasseurs le montaient. Aucune chansons gaies
Ne réglait cependant le rythme des pagaies.
Ils allaient vers le nord, aux lointains horizons,
Chasser le castor doux et les rudes bisons.

Jeune et cherchant l'oubli, sa dernière ressource,
Un étranger guidait l'aventureuse course.
Des cheveux emmêlés effleuraient ses sourcils,
Et son oeil laissait voir la trace des soucis.
Son âme était bercée au vent de la tristesse.
Ce jeune homme, c'était Gabriel Lajeunesse.

• • •

Gabriel le chasseur, sur sa rame courbé,
Ne vit point, à la rive, un canot dérobé
Sous les tissus du jonc et les branches du saule :
Gabriel ne vit point, non plus, la blanche épaule
D'une vierge endormie, à l'ombre des palmiers.
Le bruit des avirons, la voix des nautonniers
Ne réveillèrent point ceux qui dormaient, comme elle,
Sur la mousse des bois, sous le toit de dentelle
Que formaient en ces lieux les rameaux odorants.

Le canot des chasseurs glissa sur les courants,
Comme un nuage au ciel, lorsque le vent s'élève.
Et, quand il eut longé la courbe de la grève,

Que le cri des tolets mourut dans le lointain,
Plusieurs des fugitifs s'éveillèrent soudain,
L'esprit bouleversé d'une angoisse inouïe.

Pourtant Evangéline est toute réjouie ;
Elle parle au pasteur avec effusion.
Elle dit :

— « O mon père, est-ce une illusion
« Qui de mes sens troublés soudainement s'empare ?
« Est-ce un futile espoir où mon âme s'égare ?
« Ai-je entendu la voix d'un ange du Seigneur ?
« Quelque chose me dit que je touche au bonheur,
« Que Gabriel est proche . . . Est-ce un divin présage ? »
La pourpre tout à coup enflamma son visage,
Et puis elle ajouta mélancoliquement :
— « O mon père, j'ai tort ! J'ai tort assurément,
« De vous parler ainsi de ces choses frivoles ;
« Votre esprit sérieux hait les vaines paroles. »

* * *

Oui, c'était bien ici qu'enfin elle trouvait
Le plus de souvenirs de sa terre natale.
Elle aimait des Quakers l'existence frugale,
Et l'usage charmant qu'ils ont de tutoyer.
Elle voyait alors doucement chatoyer,
Dans le passé lointain, l'Acadie où naguère
Les habitants heureux s'aimaient comme des frères.

* * *

C'est l'antique forêt . . . Noyés dans la pénombre,
Vieux et moussus, drapés dans leur feuillage sombre,
Les pins au long murmure et les cyprès altiers
Se balancent encor sur les fauves sentiers,
Mais loin, bien loin de leurs discrets ombrages
Les fiancés constants, sur d'étrangères plages
Dorment l'un près de l'autre, à jamais réunis . . .
La paix est éternelle où les maux sont finis.

* * *

C'est l'antique forêt . . . Quand l'étoile s'allume,
Dans les veilles d'hiver, près de l'âtre où l'on fume,
Les paysans dévots parlent, les yeux en pleurs,
De leur Evangéline et de ses longs malheurs . . .
On entend au dehors des clameurs. C'est, tout proche,
L'océan qui gémit dans ses antres de roche,
Et la forêt répond par de profonds sanglots,
Au long gémissement qui monte de ses flots.

FIN

LONGFELLOW